

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude, Denis Martouzet (dir.), tome 1, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. « Villes et Territoires », 2018, 427 p.

Ines Bouguerra

Volume 15, numéro 2, mai 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071318ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071318ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouguerra, I. (2020). Compte rendu de [*Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude*, Denis Martouzet (dir.), tome 1, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. « Villes et Territoires », 2018, 427 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 15(2), 179–183.
<https://doi.org/10.7202/1071318ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes-rendus de lecture

Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude

Denis Martouzet (dir.), tome 1, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. « Villes et Territoires », 2018, 427 p.

PAR INES BOUGUERRA

Université Laurentienne, Sudbury, Canada

Est-ce l'acteur qui fait le projet ? Est-ce le projet qui fait l'acteur ? Ou est-ce l'acteur qui fait le projet qui fait l'acteur ? Du simple au complexe, des questions se posent et des réponses s'interposent. Entre une question qui appelle une réponse et une question qui incite à une réflexion, le niveau d'abstraction n'est certainement pas le même. La réalité de la relation entre le projet et l'acteur semble de l'ordre du complexe. Elle n'est pas de l'ordre du linéaire. Ni l'une ni l'autre des deux catégories – acteur et projet – n'accapare le pouvoir. Ni l'une ni l'autre de ces deux catégories n'exerce une pure influence. Dans le cadre de cet ouvrage, Denis Martouzet plante le décor de la compréhension de la complexité du projet en urbanisme.

Les textes rassemblés dans cet ouvrage *Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude*, sont le fruit des communications, des tables rondes et des échanges lors du colloque intitulé « Le projet appliqué au territoire : relations, systèmes et com-

plexité ». Le colloque est organisé, en 2014, par le Comité de recherche 05 de l'Association internationale des sociologues de langue française « Sociologie de la complexité », à l'Université de Tours. L'ouvrage est une reconnaissance théorique et empirique de la complexité de l'objet du projet en urbanisme. En ce sens, il est une invitation à investir la théorie de la complexité pour une compréhension du projet, comme objet central.

La première partie de l'ouvrage aborde le couple théorie-méthodologie. Cette entrée a permis de contrecarrer les caractéristiques de la notion de projet sans l'inscrire dans un territoire particulier. Elle a, par contre, su l'inscrire dans le territoire de la complexité. En outre, les auteurs rassemblés dans cette entrée tissent leurs arguments pour s'accorder sur deux faits révolutionnaires : face à la reconnaissance de la complexité, la logique cartésienne n'est plus en vogue et l'acteur ne constitue plus la porte d'entrée pour saisir le projet. L'acteur, en ce sens, n'est pas marginalisé. Son action est révisée pour redonner mérite à l'objet du projet en urbanisme. Jean-Louis Le Moigne invite à instaurer un esprit dynamique de modélisation, en prenant en considération les principes de la pensée complexe (la dialogique, la récursivité, etc.). À la suite, Simon Laflamme rapporte un appareil conceptuel qui atteste cette complexité et qui récusé la logique subjectiviste (la phénoménologisation du projet). Pour comprendre comment le projet s'applique au territoire, Laflamme plante le décor d'une sociologie du projet et propose les concepts d'historicité (dimension temporelle du projet), de socialité (dimension collective du projet) et d'émoraison (la dimension non purement rationnelle). Il rejoint Le Moigne et invite à la modélisation qui prend en considération la complexité à travers le relationnisme. Dans le cadre d'une étude sur le décrochage scolaire et professionnel, Mélanie Girard et Claude Vautier proposent un métamodèle relationnel (une trialectique) qui permet d'esquiver une logique causale linéaire. Serge Thibault, dans le quatrième chapitre, dissout la notion d'organisation (et d'auto-organisation) qui rappelle la pensée complexe d'Edgar Morin. Le projet est l'organisation d'un résultat conçu et un

processus en cours pour produire ce résultat. Sa réalisation est donc dans l'organisation de l'action de l'individu et de la règle régissant l'espace (la dimension procédurale et politique). Il assied le projet dans une systémique en relation avec son environnement dans sa double dimension spatio-temporelle.

Dans la deuxième partie, on insiste toujours sur la décentralisation de la catégorie d'acteur. Le recours aux concepts de temporalité(s) et d'incertitude met au clair ce décentrement. Cette deuxième partie souligne la dimension incertaine du contexte dans lequel évolue le projet et la dimension temporelle de ce dernier en tant que processus. L'urbaniste en tant qu'acteur agit sur ces deux dimensions, qui elles-mêmes agissent sur lui. Dans cette partie, on trouve une recension de scénarios qui décrit comment le temps et l'espace, comme « un double système de référence où l'un appelle l'autre » (p. 161), organisent le projet. Pour rendre compte de la maturité du projet, Delphine Jolivet oriente sa réflexion vers la dimension temporelle : le temps, dans cette réflexion, n'est plus une chronologie linéaire extérieure à l'acteur. Elle rappelle le décalage entre une temporalité rationalisée et maîtrisée – dans les récits et les discours du projet – et une temporalité qui échappe à la rationalité – l'aspect dynamique du projet. S'offrent au lecteur, dans ce cinquième chapitre, deux constructions théoriques, à savoir : l'épaisseur temporelle et la transversalité temporelle. Dans les pages qui suivent, Inés Ramirez-Cobo trace la mutation en matière de planification (d'une planification traditionnelle et hiérarchique à une planification plus stratégique et plus collaborative). Marge de manœuvre et improvisation prennent place et rendent, en même temps, compte de la nature imprévisible du projet urbain. Ramirez-Cobo instaure le couple expérience-expérimentation. Ce couple témoigne de l'action du concepteur, aussi de l'action du projet, en tant que processus expérimental, sur l'action du concepteur. Le projet urbain Dreamhamar en Norvège a servi d'exemple dans ce chapitre. S'intéressant à la temporalité et à la marge de manœuvre, Marc Samer Toubal a exposé l'impact de l'intervention des acteurs sur la temporalité du projet. Délibérément, il choisit

d'examiner le rôle de l'acteur, en l'occurrence, ses représentations sur les phases antérieures et ultérieures, tout en soulignant l'influence des facteurs externes et des composantes internes du projet sur sa structure temporelle. Pour une compréhension approfondie des projets urbains, il invite à coupler l'analyse qualitative à l'analyse quantitative. Cette deuxième partie était clôturée par une analyse des transformations de la vallée de l'Huveaune à Marseille. Clément Pecqueux et Stéphane Hanrot avancent un modèle diachronique, dans lequel ils prennent en considération les éléments suivants : les phases de transformation, les événements marquants, le statut du projet au cours de ces phases de transformation, les actions de projet et les acteurs de projet.

Trois concepts sont abordés dans la troisième partie de l'ouvrage, à savoir : le pilotage, le bricolage et l'outillage. Cherchant à comprendre un projet d'urbanisme dans sa complexité, Laure Jaquet fait usage des notions de bricolage, articulant intention, pratique et d'incertitude, mobilisant croyances et valeurs « comme des guides motivationnels de l'action en urbanisme » (p. 279). Les mégaprojets font montre de complexité, d'incertitude et d'imprévisibilité. Dans ce cadre, Oula Aoun, Jihad Farah et Jacques Teller ont confronté la pratique d'ingénierie à celle de pilotage. Ils se sont appuyés sur le projet de Dubaï Marina pour expliciter la pratique de pilotage, mais aussi la notion de bricolage, comme capacité d'agir. Les projets de Lyon-Confluence (France) et Västa Hamnen à Malmö (Suède) ont permis à Silvère Tribout d'aborder la question de développement durable. Cette quête de durabilité, dans le contexte urbain, accentue explicitement la complexité et l'incertitude. Dans la foulée, Barbara Allen et Marie Llorente tracent une éventuelle évolution de la notion de projet. Pour ce faire, elles confrontent deux approches, celle du fonctionnalisme qui sous-tendait les projets urbains et celle de développement durable. Une confrontation qui laisse échapper une interrogation sur la réalité de la conduite de projets urbains durables. Moyennant l'exemple de l'Association française de normalisation, Sébastien Larribe explicite le passage d'une

ingénierie de projet classique à une perspective qui tient compte de la complexité. Si, pour un pilotage en incertitudes, Allen et Llorente ont fait référence à une programmation générative, Larribe propose comme alternative la perspective de méthodes agiles. Pour sa part, Frédérique Hernandez a présenté une analyse du contenu technique du projet. Il s'écarte ainsi des analyses focalisées sur l'acteur ou sur les procédures. En rapportant le cas d'analyse de réunions des groupes de travail pour l'élaboration du plan de déplacements urbains de Marseille, il met en avant deux outils : un relatiogramme et une carte des projets.

L'ouvrage a été clôturé par la contribution de Denis Martouzet et Claude Vautier. Se situant dans la perspective morinnienne, ils proposent de concevoir le projet comme un système auto-éco-ré-organisé. Le projet semble ainsi acquérir une « autonomie par rapport à son environnement, [et] à ce qui le compose » (p. 406). Dans cette optique, le projet est reconnu comme résultat et processus, « mêlant spatial, social, économique – et d'autres dimensions encore » (p. 404). Bref, cette compréhension tolère une entrée par les acteurs. Elle absorbe, en outre, la détermination des structures, mais aussi un « état d'incertitude fondamentale » (p. 406). Les auteurs de la conclusion de cet ouvrage donnent mérite à la modélisation relationnelle qui aspire acteur et système et inspire une auto-éco-ré-organisation.